

Laval théologique et philosophique



Claude LIAUZU, *Empire du mal contre grand Satan. Treize siècles de cultures de guerre entre l'islam et l'Occident*. Paris, Éditions Armand Colin, 2005, 356 p.

Yves Laberge

Volume 66, Number 3, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045346ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045346ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laberge, Y. (2010). Review of [Claude LIAUZU, *Empire du mal contre grand Satan. Treize siècles de cultures de guerre entre l'islam et l'Occident*. Paris, Éditions Armand Colin, 2005, 356 p.] *Laval théologique et philosophique*, 66(3), 625–627. <https://doi.org/10.7202/045346ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

cas et qu'une mystique laïque, insuffisante à long terme, a remplacé la ferveur religieuse d'antan. Pour grandir et nous imposer mondialement, nous avons besoin (nous les Québécois) de tous les « autres » Français canadiens. Parce que de plus en plus fragiles, et faute de natalité appropriée et pour avoir mis de côté sa composante spirituelle, il nous sera difficile, à moins de pratiquer la violence, de trouver en fait la forme d'autonomie dont nous rêvons depuis 1970 (p. 206).

Le frère prêcheur cause ensuite de Lionel Groulx, homme éminemment cultivé pour son époque, du père Georges-Henri Lévesque, un collègue universitaire fort apprécié de tous, de Pierre Trudeau qu'il accompagna dans ses derniers moments de vie terrestre, de son aventure au Rwanda, de son bref séjour à l'Université de Caen (1973-1976), de Félix-Antoine Savard, et de tant d'autres. Il parle, par la suite, avec émerveillement, de la qualité et de la quantité de poètes que le Québec a produits depuis plusieurs décennies. Bref, que ce soit avec les politiciens (comme Pierre Trudeau, René Lévesque, Daniel Johnson père), que ce soit avec les artistes, avec les théologiens et les philosophes, ou les gens ordinaires, le dominicain n'a qu'un ou deux référentiels symboliques dans ses dialogues multiformes : l'eau ou le fleuve, toujours en devenir, et l'arbre qui demeure pour lui un modèle de ténacité. C'est un modèle de vie concrète. C'est l'être des racines.

À la retraite, Benoît Lacroix ne chôme pas. Ayant quitté à regret le milieu universitaire, il a fondé l'université des âmes et des cœurs. Il est de toutes les rencontres. De tous les engagements. Ce qui l'intéresse, c'est la personne, la pensée. La pensée libre et la pensée libérée. Chaque semaine, il prononce des homélies, accourt au chevet des laissés-pour-compte. Il enseigne à l'Université du troisième âge et donne des conférences pour se stimuler.

Enfin, présentant sa fin, le *moine*, dans son couvent, accoudé à la fenêtre, voit avec optimisme, la jeunesse grandir. Elle va dans toutes les directions. C'est pour lui un bon signe : elle cherche ce que notre génération arrive difficilement à lui transmettre. Il résume sa longue vie en six mots : amour, étude, don de soi, acceptation, compassion, prière. Il termine son témoignage en parlant de son dernier voyage en Gaspésie, à l'invitation de 200 skieurs. Uniquement pour la présence. La Gaspésie est au bout du fleuve. Encore lui. Comme au bout de la vie.

L'analogie du fleuve allant se fondre dans l'océan intemporel est souvent reprise dans cet ouvrage. Influencé sans doute par les philosophies orientales qu'il a rencontrées lors de son séjour au Japon, Lacroix ne précise guère sa pensée sur le devenir, l'écoulement des choses, l'écoulement de tous les êtres dans la fusion du grand Tout océanique. D'aucuns pourraient croire que le frère prêcheur glisse parfois vers une forme de panthéisme larvé. Au lecteur de juger.

Benoît Lacroix vit maintenant sa solitude habitée, au 2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Sa vie se résume en cette phrase : « *Quelqu'un est mort pour nous, ça veut dire qu'il faut vivre pour les autres* ».

Nestor TURCOTTE
Matane

Claude LIAUZU, **Empire du mal contre grand Satan. Treize siècles de cultures de guerre entre l'islam et l'Occident.** Paris, Éditions Armand Colin, 2005, 356 p.

Par la qualité de l'analyse et son degré d'approfondissement, cet essai au titre accrocheur me rappelle les articles de fond et les débats de haut niveau que l'on trouve régulièrement dans les grandes revues françaises comme *Esprit*, *Études*, et *Le Débat*. Comme on le sait, ce que l'on nomme « Empire du mal » était pour l'administration de George W. Bush la manière de stigmatiser un groupe de pays hostiles à l'Occident, tandis que l'étiquette du « grand Satan » permettait à certaines mouvances

ces islamistes d'identifier globalement les États-Unis et leurs alliés en tant qu'« impies ». Ces deux expressions qui se retrouvent opposées dès le titre percutant de l'ouvrage résumant parfaitement le propos de l'auteur, qui veut « analyser les représentations réciproques des sociétés occidentales et musulmanes », du Moyen Âge à nos jours (p. 3). Pour le résumer simplement (et imparfaitement), *Empire du mal contre grand Satan* est un livre démontrant comment le fait religieux peut se légitimer et devenir idéologique, identitaire, politique, voire obsessionnel. Longtemps professeur à l'Université Paris VII et collaborateur occasionnel au journal *Le Monde diplomatique*, Claude Liauzu (1940-2007) affirme que l'on assiste depuis peu à « la résurgence, sous d'autres formes, de l'ancienne légitimité du religieux dans la sphère publique, où il assure des fonctions éthiques » (p. 260).

L'auteur étant historien, celui-ci procède d'abord en rappelant un certain nombre d'événements familiers, en évitant d'emblée l'approche chronologique qui nous ferait débiter par le Moyen Âge. Ainsi, il évoque la tragédie du 11 septembre 2001 à New York et l'élan de solidarité envers les États-Unis qui a suivi presque partout dans le monde, mais il souligne aussi le même jour cette réaction inimaginable de réjouissance spontanée (et souvent passée sous silence) lors de l'annonce de cette nouvelle dans les territoires occupés à Gaza : « [...] les chants et les danses des Palestiniens, vite interrompus par l'OLP » (p. 21). Ce premier exemple sert de base à l'auteur, qui parle d'une « guerre des civilisations », voire de « guerre des cultures », pour ensuite mettre en évidence ce qui peut opposer ces deux grandes familles religieuses que sont le christianisme et le monde musulman, non pas dans les textes sacrés, mais entre les civilisations (p. 41). D'ailleurs, en guise d'illustration de ce fossé, tout le onzième chapitre se réfère à l'idée de « guerre sainte » (p. 257). En réalité, selon Claude Liauzu, ce sont précisément ces idéologies religieuses (et les normes qui en découlent) qui seraient à l'origine de ces conceptions si divergentes entre ces deux grandes traditions culturelles, particulièrement de nos jours, en cette ère de sécularisation et de séparation entre État et monde religieux, du moins dans la plupart des pays occidentaux. D'ailleurs, selon l'auteur, « le terme laïc n'a pu être traduit clairement ni en turc ni en arabe » (p. 260).

D'une manière exemplaire, Claude Liauzu prend bien soin de définir dès le deuxième chapitre plusieurs des concepts qu'il utilisera dans les douze chapitres : culture, civilisation, ethnocentrisme, identité, et quelques autres (p. 44). Comme on le sait, ces deux conceptions ont d'étonnantes similitudes mais aussi de grandes divergences (p. 43). La partie centrale du livre propose une relecture détaillée des relations entre Orient et Occident depuis le Moyen Âge à aujourd'hui, en insistant sur les épisodes souvent douloureux du colonialisme européen et sur le choc des cultures qui a souvent caractérisé ces relations ponctuées de conflits et de malentendus. Les chapitres de la dernière moitié portent sur les diverses réponses où l'islam apparut dans beaucoup de régions colonisées comme un refuge et une source privilégiée de fondement identitaire, qui culmina avec le règne spirituel et politique des ayatollahs (p. 217).

On ne peut qu'être impressionné par la vaste documentation rassemblée par Claude Liauzu dans ce livre d'une grande érudition ; il refait pour nous plusieurs des grands débats antérieurs sur des questions aussi variées que la laïcité, la place de la femme dans le monde musulman, le port du voile islamique dans une république où chacun devrait volontairement renoncer au port de signes religieux. L'auteur puise aisément dans plusieurs centaines de sources bibliographiques : françaises, américaines, orientales. Le texte est riche en citations pertinentes et en définitions utiles, que l'on voudra noter. Au fil des pages, le lecteur a souvent l'impression de pouvoir bénéficier de toute une vie de collecte de données et d'idées, de formules et de démonstrations. Autre fait à souligner : on trouve en complément un glossaire et un index des noms, choses rares dans les essais français. Certaines affirmations auraient cependant pu être plus nuancées ou mises en contexte, par exemple lorsqu'on lit, mais sans aucune précision dans le temps : « L'islam et le christianisme sont universa-

listes et prétendent incarner la vraie foi, à laquelle tous les humains doivent adhérer » (p. 43). Enfin, l'auteur conclut sur une note optimiste, sans doute parce que notre planète est beaucoup trop petite pour y maintenir « la culture de l'ennemi », prônant plutôt le pluralisme mais aussi la laïcité, particulièrement dans la sphère politique et dans l'espace public (p. 321). Mais sa postface (ajoutée quelques mois après la finalisation du manuscrit) marque au contraire une certaine inquiétude à propos du retour des communautarismes en Europe, auxquels s'ajoute un relent d'islamophobie et d'antisionisme (p. 326).

Yves LABERGE
Université Laval, Québec

Peter NEUNER, **Théologie œcuménique. La quête de l'unité des Églises chrétiennes**. Traduction par Joseph Hoffmann. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Initiations »), 2005, 513 p.

Les dernières années ont vu fleurir divers projets de théologie œcuménique, dont les premières réalisations remontent aux années 1940. Parmi les essais les plus marquants, je retiens ces titres dans diverses langues occidentales et de diverses confessions : G.R. EVANS, *Method in Ecumenical Theology : The Lessons so far* (1996) ; P. EVDOKIMOV, « Notes préliminaires pour une théologie œcuménique » (1947) ; R. HOECKMAN, *Unité de l'Église-unité du monde. Essai d'une théologie œcuménique de la mission* (1974) ; P. LENGSELD, *Ökumenische Theologie : ein Arbeitsbuch* (1980) ; B. SESBOÛÉ, *Pour une théologie œcuménique : Église et sacrements, eucharistie et ministères, la Vierge Marie* (1990) ; G. TAVARD, *The Church, Community of Salvation : An Ecumenical Ecclesiology* (1992) ; G. THILS, *La « Théologie œcuménique » : notion, formes, démarches* (1960) ; J. VERCRUYSSSE, *Introduzione alla teologia ecumenica* (1992). La considération de cet ensemble nous permet de mieux appréhender la notion de « théologie œcuménique » et d'apprécier, sur cet horizon, l'ouvrage de Peter Neuner.

Comme c'est souvent le cas, on met sous le titre « théologie œcuménique » un certain nombre de réflexions sur l'œcuménisme, mais cela ne constitue pas encore, à mon sens, une véritable théologie œcuménique. L'intéressant ouvrage de Neuner, qui comporte cinq chapitres, ne constitue réellement un essai de théologie œcuménique que dans sa dernière partie (« Problèmes théologiques principaux », qui occupe tout de même 150 pages) où il affronte, dans une perspective œcuménique et suivant une démarche et une méthode proprement œcuméniques et en engrangeant les résultats des divers dialogues œcuméniques, des questions théologiques abondamment traitées ailleurs suivant une perspective confessionnelle. Autrement, l'ouvrage traite de l'œcuménisme et le fait de manière compétente et rigoureuse.

Le premier chapitre, le plus bref, discute du concept d'œcuménisme et en retrace l'histoire, en plus de fonder la nécessité et l'urgence du travail œcuménique. Le deuxième chapitre retrace une histoire du mouvement œcuménique depuis Édimbourg (1910) jusqu'à Harare (1998). Cette histoire se limite à l'œcuménisme pratiqué dans le cadre du Conseil œcuménique des Églises : ses origines, sa mise sur pied et ses diverses assemblées. Ce n'est qu'au chapitre suivant que l'histoire de l'œcuménisme est envisagée à partir des contributions des diverses Églises chrétiennes et des dialogues bilatéraux ou multilatéraux qu'elles entretiennent entre elles. Cette section est construite de manière étonnante. D'une part, la partie réservée à l'Église catholique fait 70 pages alors que celle qui revient aux Églises orthodoxes fait moins de 30 pages, celle consacrée aux Églises de la Réforme moins de 40 pages (pour couvrir l'Église luthérienne, les Églises de la Réforme et l'anglicanisme). La difficulté n'en est pas seulement une de proportion. Toutes les sections sont construites de manière semblable (la naissance de ces Églises « séparées » et un bref développement sur leur enga-